N° 181 — 17e Année

CINQ CENTIMES LE NUMÉRO

Vendredi 30 Juin 1905

REDACTION :
ROUBAIX, 65, rue des Fabriques (près la place du Trichon).
TOURCOING, rue Verte, 58

Siège administratif :
Rue Nationale, 51, à Lille

PRIX DES ABONNEMENTS :
Roubaix-Tourcoing :
Trois mois : 4 fr. 50. — Un an : 18 fr.
Nord et départements limitrophes
Trois mois : 5 francs. — Un an : 20 francs.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain Quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES . . . 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES . . . 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS . . 0 fr. 75 —
LOCALES . . . 1 fr. » —

Les annonces seront reçues aux bureaux du journal à Paris, dans nos bureaux, 30, rue Taitbout.

TÉLÉPHONE

AVIS IMPORTANT

Les comptes de liquidation de la Société anonyme « Le Progrès du Nord » devant être clôturés le 3 Juillet, nous dégageons toute responsabilité du sujet des sommes qui pourraient être réclamées aux liquidateurs après cette date.

Les réclamations et factures doivent être adressées soit au « Progrès du Nord », soit aux liquidateurs, jusqu'au 1er Juillet.

LES LIQUIDATEURS,
TITREN, E. BARIT, Leon POTIÉ.

Lille, le 21 Juin 1905.

JOURNALISTES

On a dit que « le journalisme mène à tout... à condition d'en sortir. »

Et, en effet, le nombre est grand de nos anciens confrères qui ont occupé les plus hautes situations, et qui, aujourd'hui encore, remplissent les fonctions publiques les plus importantes et les plus élevées.

Je rappelais naguère que M. Delcassé avait débuté comme rédacteur à la *République française*, de Gambetta. Combien d'autres noms nous pourrions citer de journalistes qui jouèrent un rôle éminent sur la scène politique de notre pays !

Thiers fut journaliste. Jules Simon, quand l'Empire l'eut arraché de sa chaire de professeur, entra dans la presse : je l'ai connu directeur politique du *Siècle*.

A une époque, Emile de Girardin fut le journaliste type, avec sa phrase brève, incisive, avec ses polémiques agressives, à l'emporte-pièce. Il se flattait d'avoir une idée par jour, et, le premier, abaissa à dix centimes le prix de son journal, et à quarante-six francs l'abonnement annuel, ce qui fut une révolution pour le temps.

Louis Veuillot fut célèbre par la vigueur de son style, par la violence et la trivialité même de son langage, et aussi par l'intransigeance de son ultramontanisme, comme on disait alors. Plus papiste que le pape, désavoué par l'Eglise, il eut des démêlés fameux avec M. de Falloux, avec l'évêque d'Orléans, M. Dupanloup, et avec Eugène de Mirecourt, Victor Hugo le marqua d'un stigmate ineffaçable dans ses *Châtiments*.

Lamennais aussi se fit journaliste, et ses articles du *Peuple* ne contribuèrent pas moins que les *Paroles d'un Croyant*, à attirer sur son front les foudres de l'Eglise.

Dans les dernières années de l'Empire, toute une phalange de journalistes libéraux et républicains, à la faveur de la loi de 1868 qui avait supprimé pour les journaux l'autorisation préalable, firent une ardente campagne contre le régime impérial et préparèrent sa chute : Delescluze, dans le *Réveil*, Auguste Vacquerie, Paul Meurice, et les fils de Victor Hugo, dans le *Rappel*, Lonie Uibach dans la *Cloche*, Conetant Guéranlt et J.-J. Weiss, dans l'*Opinion nationale*, Edonard Hervé, dans le *Soleil*, et, aussi, le fondateur de cette *Lanterne*, qui eut un succès si retentissant, Henri Rochefort, dont on sait les avatars multiples, et dont ce terrible « esprit de mot », qui quoi se traduisant sa verve mordante et son tempérament batailleur, a, depuis trente-cinq ans, exercé une influence si considérable, bienrense ou néfasta, sur la « légèreté » française, et, particulièrement, sur la « frrnde » parisienne.

Paul de Cassagnac, jeune esdet de Gasrogne, se dresse, dans le *Pays*, à côté de son père Granier, ce défenseur valeureux de l'Empire et s'acquit une réputaitou de duellisle redontable.

Son cousin, Lissagaroy, fut de ceex qu'il trouva au face de lui, avec qui il dut croiser la plume et le fer, et dont l'intrépidité fit reculer le champion impérial, lassé et réfugié, selon sou expression, « de la période de fougne dans la période du recueillement ».

Quel républicaiu ne se souvient de la magnifique et impétueuse campagne de Lissagaray, dans la *Bataille* contre le boulangisme ? J'y fus qneigne peu, personnellemeui, associé, et je ne me rappelle pas sans émotion ces jours de fièvre et d'implacable combat.

N'oublions pas, au hasard de ces souvenirs, « Monsieur Havin », du *Siècle*, que ses adversaires appeleient dédaigneusement le journal des marchands de vin, parces que tous les cafés et cabarets formaient sa principale clientèle ; le *Siècle*, dont la souscription pour l'érection d'une statue à Voltaire provoqua, sous l'Empire tant de protestations et de scandale.

Citons encore, dans les premières année de la République, le *XIXe Siècle*, où Edmond About, Francisque Sarcey, Henry Fouquier, Charles Bigot, Schnerb, Latargue, Pellegrin et Emmanuel Aréne, constituaient une rédaction d'élite et firent de ce journal, jusqne vers 1885, l'ou des plus brilleute représentants de la presse française.

A l'exception de Rochefort et d'Arène, je n'ai parlé que des morts, et j'en oublie certainement, comme ce Léo Lespès qui, sous le pseudonyme de Thimotée Trimm, dans le *Petit Journal* qui venait d'être fondé par Polydora Millaud, obtint une si rapide et immense popularité.

***

De nos jours, la presse s'est transformée. Le reportage sensationnel et hâtif a pris le pas sur l'« article de fond », sur le commentaire et la doctrine. L'ancieu journaliste, d'idées et de combat, disparaît sous l'envahissement des journaux à « grand tirage », avec des nouvelles, et encore des nouvelles. Le lecteur, pressé, affairé, parcourt rapidement son journal, glisant de suite au renseigoement, à la rubrique qui l'intéresse. Et l'humble et modeste feuille d'autrefois s'est d'abord agrandie, puis multipliée ; il faut six, huit pages chaque jour. Encore quaiques années et ce nombre sera dépassé.

A cette transformation de la presse moderne, le rôle du journaliste s'est pinlôt diminué ; la profession a perdu son antique réputation sacerdotale !

Pourtant, nous avons toujours à notre tête ces confrères éminents qui par leur talent, par la sincérité de leurs convictions et la dignité de leur vie, imposent le respect et jouissent auprès de l'opinion publique d'une faveur marquée.

A côté d'eux, au des sphères plus modestes, en un travail qui a bien ancel son mérite et sa difficulté, sont ces collaborateurs nombreux qui, ebaoun dans son domaine spécial, participent à la confection du journal.

J'en connais de ces obscurs « ouvriers de la plume et de la pensée », dont le nom n'a jamais paru dans le journal où depuis des années, ils apportent chaque jour un labeur considérable.

Tous ceux-là, cependant, sont des journalistes. Et la modestie de leur condition les couduit, le plus soevent, au soir de la vie, sans que, plus que l'ouvrier manuel, ils aient pu assurer la sécurité de leur vieillesse.

En écrivant ces lignes, j'ai la pensée poignante de ce vieux confrère et ami, qui fut le rédacteur d'un journal important de la région du Nord, et que je rencontrai il y a quelques temps sans pain et sans gîte. Ecrivain de talant, journaliste expérimenté, républicain inflexible qui, comme tant d'autres de ma connaissance, refusa toujours, même au prix des plus dura sacrifices, de collaborer à un journal d'une autre opinion politique que la sienne, il ne parvenait plus à faire accepter ses services : on le trouvait trop âgé, trop « vieux jeu ». Je lui assurai momentanément le nécessaire. Depuis, je ne l'ai plus revu : qu'est-il deveuu ?...

C'est pour épargner aux vieux journalistes de pareilles détresses, c'est pour assurer à chacun de nous, à la fin de sa carrière, une modique pension de retraite, que nous avons sollicité et obteuu l'autorisation de la loterie dont les billets sont offerts actuellement au public.

Sans distinction de partis, nous avons réuni nos efforts, affirmé notre solidarité professionnelle. Aux grandes associations de presse, le syndicat des journaux parisiens, l'association de la presse parisienne, l'association des journalistes républicains, et l'association de la presse républicaine départementale, se sont joints la Société des gens de lettres, la presse monarchiste, la presse plébiscitaire, les publicistes chrétiens, le syndicat des journalistes socialistes, les associations des journalistes parlementaires, des nouvellistes parisiens, des secrétaires de rédaction, de la presse coloniale, le cercle de la critique dramatique, les associations régionales de province, etc.

C'est la presse française tout entière qui s'adresse au public et demande son concours.

Des avantages exceptionnels de cette loterie comme ou n'en avait pas encore vu en France, je ne dirai qu'un mot : sur une émission de trente millions de francs, nous attirhnons plus de quinze millions pour les lots, et il y a trois lots de un million, quatre de cinq cent mille francs, un de deux cent cinquante mille, trois de deux cent mille, huit de cent mille, et six de cinquante mille.

Notre commission spéciale, dont M. Jean Dupuy, directeur du *Petit Parisien* est le président, et notre ami Maurice Sarraut, de la *Dépêche* de Toulouse, le rapporteur, (commission qui a droit à toute notre reconnaissance), a décidé que la souscription serait close le 3 Juillet, et que le tirage des lots commencerait dès le 1er août.

Que le public, sans tarder, réponde donc à notre appel. Eu témoignant sa sympathie à ces journalistes qui travaillent chaque jour et, pour beaucoup, chaque nuit, pour le renseigner, et pour l'instruire, il assurera le succès d'une œuvre généreuse de prévoyance et de solidarité.

GEORGES ROBERT.

La Politique

Les incidents d'Odessa dépassent tout ce qu'on pouvait imaginer.

C'est peut-être la première fois qu'un fait aussi grave en produit, et l'on doit y voir la marque de la terrible décomposition qui atteint peu à peu l'organisme national russe.

Si l'on veut se couvoir qu'au cours de la récente bataille navale, qui es terminé par l'écrasement de la flotte de Rodjestwenski, plusieurs navires de la division Nebogatof es rendirent sans combattre, parce que leurs équipages n'entendaient pas risquer leur vie dans une lutte inégale, on pensera qu'en même esprit de révolte et d'indiscipline régne dans la marine impériale.

C'est un symptôme impressionnant et qui justifie tout ce qu'on a dit de la possibilité d'une prochaine révolution, appuyée par une partie des forces militaires de l'empire.

Les cosaques marcheront jusqu'au bout contre le peuple, avec la sauvagerie qui leur est propre, et qui fait la donte des autorites qui ampoient de semblables brutes, mais si côté d'eux, il y a d'autres régiments, dont on est moins sûr, et qui pourraient bien ne pas accepter ce rôle de massacreurs qu'on entend leur imposer.

Il a fallu, ces jours derniers, éloigner de Lodz des dragons suspects. Deux semaines auparavant, les troupes du Caucase n'ont pas voulu marcher contre des manifestants. Et voici qu'aujourd'hui les marins massacrent leurs officiers et dirigent leurs canons vers la terre russe elle-même !

Ces malheurs, ces indisciplines, ces dangers, sont évidemment les résultats du régime qui pèse sur la Russie, mais ils seraient dès évités par la cessation de la triste guerre qu'on poursuit en Mandchourie, et aussi par la convocation rapide d'une assemblée nationale.

Le Tsar comprendra-t-il enfin que les vrais amis de son trône étaient les hommes éclairés qui lui donnaient des conseils de paix et d'humanité ? Il est grand temps que cette conviction ne fasse dans son esprit. — *H. J.*

Échos et Nouvelles

La torture au Congo

Un négociant de Liverpool a reçu, ces jours-ci, et publié dans les journaux anglais, ces lettres stupéfiantes de son correspondant au Congo belge. Il en résulte que dans le village florissant de Nessego Mbolu, 77 indigènes ont été torturés jusqu'à la mort pour n'avoir pas rapporté une quantité estimante de caoutchouc de la forêt où ils avaient été envoyés.

Parmi ces malheureux se trouvaient trois femmes qui furent effroyablement mutilées. L'une d'elles, attachée à un arbre tourchu, fut soumise à un nouveau supplice de l'estrapade. Une autre, après avoir subi la torture du pal, fut taillée. Le troisième en fut pas moins cruellement maltraitée. On lui coupa la joue et le nez, le mets droite et le pied gauche, puis on la laissa mourir de ses blessures, avec défense absolue de lui venir au side.

Ces faits sont, suivant le correspondant dont il s'agit, de date récente. Ils n'ont été révélés qu'après le départ de la Commission d'enquête nommée par le roi Léopold, propriétaire et bénéficiaire de l'Etat indépendant. Un secrète d'ailleurs que les officiers belges envoyés au Congo prêtent serment de ne jamais divulguer ce qu'ils y ont vu.

Lamennais ironiste

On publie des lettres inédites de Lamennais, la plupart charmantes. A côté ne passage d'une de ces lettres, où Lamennais parle ironiquement de Louis-Philippe :

Il est en prison à Saint-Pélagie et s'y trouve fort mal : « On y étouffe faute d'air, écrit-il. Est-ce que l'air en vend ? Est-ce que Louis-Philippe aurait trouvé matière à quelque petit commerce ? Le pauvre homme ! Si on ne l'apprécie pas de son vivant comme il le mérite, j'avoue lui rendre justice ».

C'est fait.

Mot de jour

La suppression des bookmakers.

— M. Ruau serait décidé à interdire le pari sur livre sur les champs de courses...

— Oui, mais on va protester contre cette mesure. Les parieurs vont se réunir pour envoyer au ministre un *book* émissaire...

PETITES CHRONIQUES

Krach du Merveilleux

M. Henri Bidou a révélé ces jours derniers l'indifférence que nous marquent les fantômes. Ils ne s'occupent plus de nous. Ils renoncent à nous tirer par les orteils ; ils nous dédaignent.

C'est leur affaire. Aussi bien je n'ai pas la prétention de vouloir leur en remeurier ; je n'ai pas non plus le désir d'entrer en dialogue avec eux.

Mais je me figure, cependant, qu'ils ont tort. Ils sont trop inattentifs, si je ne me trompe, à ceci, que c'est à peu près la même chose, pour un fantôme, de laisser l'humanité tranquille, et de n'exister guère ; disons-le : de n'exister pas. Et, avec tout cela, ce qu'ils eméneut, c'est bel et bien le krach du merveilleux.

Le merveilleux n'était pas déjà si prospère !

Oserai-je raconter ces fantômes cette anecdote vraie et significative ?

Il y avait, à Berlin, paraît-il, une villa hantée. Les personnes qui l'habitaient n'avaient pas la vie agréable. Rien à dire des après-midi, calmes généralement ou à peu près ; d'ailleurs, la clarté du soleil est bien rassurante pour le cœur inquiet des hommes. Mais, la nuit, les murs étaient grattés, frappés, frôlés. On entendait de rauques et de sinistres cris, qui ressemblaient à des miaulements. On allumait lampes et bougies : on s'armait de couteaux aigus, de bâtons robustes et de revolvers ; on parcourait toutes les pièces, l'une après l'autre ; on soulevait, comme la jeune Hamlet, les draperies des chambres : on n'y trouvait pas l'ombre d'un Polonius. Le bruit cessait parfois une minute ; et puis il recommençait...

Les habitants de cette villa maigrirent, faute de sommeil ; et finalement, puisqu'on souffrait par trop leur santé, ils décidèrent de démolir cette villa qui n'était plus habitable.

Triomphe du merveilleux !

Les ouvriers, armés de piques, de pioches, de pelles et de tous les instruments utiles, en étaient en devoir de saper ceci, de saper cela, de faire des décombres. Quelle ne fut pas leur surprise, — leur panique un instant et, bientôt leur sécurité, — lorsqu'ils virent filer soudain par un trou... des chats, des chats nombreux, une famille, une colonie de chats, qui s'étaient installés entre deux cloisons, demeurant là, s'y marraient, y étaient pères et mères et pullulaient effrontément.

Dira-t-on que les esprits, à l'approche des démolisseurs, s'étaient transformés en chats ? Non ; il ne serait pas raisonnable de lancer une telle hypothèse. Les chats qui en occupaient étaient de pauvres chats, fils de chats, qui voyaient détruire leur domicile et ne éprouvaient le plus vif effroi.

Le merveilleux avait reçu un terrible coup de pioche ! Fantômes, songez-y. D'ailleurs, si vous n'êtes pas de mon avis, mettez de m'en informer.

ANDRÉ BEAUNIER.

LE CARNAGE D'ODESSA

5.000 VICTIMES

La Révolte des Matelots Russes bombardant la Ville. — Officiers massacrés ou prisonniers. — Le Port en flammes. — Explosion de 4 bombes. — L'épouvante partout.

Un débarquement d'une gravité exceptionnelle par les conséquences qu'il peut avoir, c'est d'insurrection, refuse d'ouvrir le feu sur le *Kniaz-Potemkin* et, dans ce cas, la ville serait à la merci de la flotte.

Il se peut d'autre part que le *Kniaz-Potemkin* parte emparant pour les eaux étrangères, pour le Danube ou pour le Bosphore.

La gouvernement a donné l'ordre de cesser le travail dans les ports de quarantaine et ordonné la fermeture de tous les magasins et locaux commerciaux.

On croint que les désordre ne se renouvellent ce soir. Tous les moyens pacifiques sont au proie aux plus vives inquiétudes.

D'un côté, les insurgés en rade et, d'un autre côté, les socialistes et grévistes, qui parcourent la ville d'une façon tomultueuse, créent pour les moyens une situation des plus inquiétantes.

Hier soir, un individu a lancé une bombe sur le place de la Cathédrale ; l'explosion a tué un agent de police, dont le corps a été déchiqueté, saisvant en même temps un bras et une jambe à l'auteur de l'attentat, qui est mort ce matin. Quatre personnes furent grièvement blessées, et une femme est morte à la suite de la frayeur que lui causa l'explosion.

Le nombre des personnes qui ont péri hier est inconnu. On déclare que la police a fait inhumer pendant la nuit des cadavres qui emplissaient deux voitures.

LA VILLE INCENDIÉE

D'autre part, une dépêche officielle d'Odessa, raconte ainsi les événements.

Dans l'après-midi, les mutinés firent des signaux aux autorités civiles et militaires du port pour demander qu'on leur envoyât des provisions. A cette demande, ils joignirent le menace de bombarder la ville, si les provisions n'étaient pas expédiées avant la tombée de la nuit. Le cuirassé prit ses dispositions pour couvrir le feu en conséquence.

Le gouvernement a envoyé, à Sébastopol, l'ordre de diriger immédiatement sur Odessa la flotte de la Mer Noire. Ce soir, la « *Kniaz-Potemkin* » a aperçevant un piquet de cosaques près du monument de Richelieu, sur le boulevard Nicolai, a lancé un obus sans avis préalable, tuant quatre cosaques et en blessant dix-sept.

Ce tir inattendu fut le signal d'une émeute générale. Les entrepôts et plusieurs bureaux de navigation russes furent assaillis par des bandes révolutionnaires. La foule a pillé tous les magasins du port, enlevant les marchandises et défonçant les tonneaux de vin. Un gardien, qui voulait protester, a été tué.

Les émeutiers ont mis le feu au port. Tous les bâtiments sont en flammes et tous les navires étrangers se préparent à appareiller en cas de besoin. Mais le *Kniaz-Potemkin* fouille tous les coins avec ses projecteurs.

Les troupes se tiennent hors de la portée des canons du cuirassé. La police a été obligée de quitter le port. L'incendie s'étend avec une intensité effrayante. Les émeutiers empêchent les pompiers d'approcher. Le situation est critique.

Voici donc le résultat de la journée de mercredi :

La populace a brûlé tous les magasins qui contenaient d'important stocks de marchandises, le port entier entier et cinq vapeurs russes ont été la proie des flammes.

Les émeutiers se sont heurtés à la police et à la troupe ; trois cents d'entre eux ont été tués, ainsi que plusieurs cosaques. L'ordre a néanmoins été rétabli assez rapidement. L'état de siège est proclamé.

Les officiers de torpilleur révolté qui escortait le *Kniaz-Potemkin*, sont vivants, mais l'équipage les tient prisonniers.

Les dépêches qui suivent indiquent que le nombre des victimes n'est pas exactement connu et dépasse peut-être ce chiffre de 5.000 dont il est question.

Proclamation de l'état de siège

St-Pétersbourg, 29 juin.

Il y aurait eu 5.000 tués et blessés dans l'émeute d'Odessa. Quatre bombes auraient tué et blessé une cinquantaine de soldats.

Odessa, 29 juin.

La populace a brûlé tout le port avec tous les magasins et 4 ou 5 navires russes.

Plusieurs cosaques et probablement 300 émeutiers ont été tués.

La troupe a rétabli l'ordre rapidement.

Une grande quantité de marchandises a été brûlée.

L'état de siège est proclamé

A St-Pétersbourg et à Moscou

Meurtre d'un Surveillant

Saint-Pétersbourg, 29 juin.

Cette nuit, un groupe de revolver est été tiré dans une rue et cuit causé la mort d'un surveillant de quartier qui venait à peine de se rétablir des blessures qu'il avait reçues dans une bagarre avec des matelots.

Le Congrès des Maires

Moscou, 29 juin.

Le congrès des maires et des conseillers municipaux a été ouvert le 28 par le maire de Moscou, qui a été élu précédent. L'ensemble comprend 113 représentants des villes d'un chiffre de population supérieur à 50,000 habitants.

Un orateur a déclaré que les résolutions du congrès des zemstvos ou suffisaient plus à l'heure actuelle et qu'il fallait maintenant réclamer une Constitution.

Le maire de Cronstadt a fait ressortir que le projet de M. Bouliguine a pour objet la création d'une institution consultative qui ne peut pas satisfaire la Russie.

L'assemblée a chargé le bureau de rédiger dans leur forme définitive des propositions ayant pour objet de renforcer les éléments des villes dans la future représentation nationale.

LA GUERRE RUSSO-JAPONAISE

La tactique de Linièvitch

Tokio, 29 juin.

Selon une dépêche de Modji, le général Liniévitch exit une tactique complètement différente de celle employée par le général Kouropatkine.

Il a disposé ses forces avec un front étroit, au lieu d'avoir des ailes trop étendues.

Les renforts qu'il a reçus d'Europe sont à peine suffisants pour boucher les vides creusés par la défaite de l'armée russe à Mukden. Des espions du général Liniévitch ont été capturés par les avant-postes japonais, au nombre de trente ou quarante chaque jour.

Nebogatoff désorité d'accusation

Saint-Pétersbourg, 29 juin.

En raison des bruits contradictoires relatifs à la reddition des croisseurs *Empereur-Nicolas-Ier-Orat*, *Amiral Senjavine*, *Grand-Amiral-Apraxine*, l'état-major général fait connaître que le contre-amiral Nebogatoff et les commandants de ces navires, à leur retour en Russie, seront mis en jugement, sous l'inculpation du crime prévu par l'article 279 du Code pénal de la marine militaire, comportant pour les coupables l'exclusion du service avec dégradation, ou la peine de mort.

Plénipotentiaires de Paix

Saint-Pétersbourg, 29 juin.

On dit ici, dans les cercles politiques, que les préparatifs des négociations pour la paix sont achevés et que d'ici peu, les plénipotentiaires russes et japonais pourront se réunir.

La définition des pouvoirs des plénipotentiaires est déjà faite.

Occupation japonaise en Corée

Shang-Hai, 29 juin.

Les troupes japonaises ont occupé Yu-Siang à 17 kilomètres au nord de Kyung-Siang, dans la nord de la Corée.

L'AMNISTIE

Paris, 29 juin.

Après la séance du Sénat, les membres de la commission d'amnistie ont eu une conférence avec M. Fallières qui les a invité à désir de la gauche démocratique du nommer une commission spéciale pour examiner le dernier projet déposé, amnistiant les condamnés de la Haute-Cour.

La Commission es réunire demain pour prendre une décision, mais on considérait ce soir que la Commission d'amnistie ne deuxlisirait et que l'on procéderait à l'élection d'une Commission spéciale dans les bureaux.

M. de Las-Cases a l'intention de demander que le projet d'amnistie soit également applicable aux personnes condamnées pour infractions à la loi de 1901 sur les associations.

LA QUESTION MAROCAINE

Vers la solution

Les journaux allemands, dit le *Temps*, se réjouissent très vivement de l'état actuel des négociations franco-allemandes. Il convient en effet de se féliciter de l'esprit de conciliation qui règne de part et d'autre, Néanmoins, ainsi que nous l'expliquons d'autre part, il serait peut-être prématuré d'interiter d'ores et déjà l'opinion dans un sens trop optimiste. Il est naturel que la presse allemande affirme qu'il n'existe plus de désaccord entre les deux gouvernements. Cela fait partie de son programme.

Ici nous avons également tout lieu d'être contents de l'atmosphère de bonne volonté dans laquelle se poursuivent les négociations, nous avons tout lieu d'espérer qu'elles aboutiront aux solutions satisfaisantes. Mais il ne faut pas oublier que cette solution, que notre gouvernement désire instamment, n'est pas encore un fait définitivement acquis.

L'entente pour la conférence

Berlin, 29 juin.

Les *Hamburger Nachrichten* disent qu'il ne faut pas conclure des dispositions conciliantes de la France à le dépérition de l'esprit de revanche en France. Si l'Allemagne n'est pas prudente, elle ne peut que renforcer cet esprit toujours vivant, et la conférence étant le meilleur moyen d'adoucir l'effet de l'échec de la politique française au Maroc, le prince Bülow a raison d'y tenir. Le *Lokal Anzeiger* constata que la majorité des Français est pour la conférence parce qu'elle signifie le fait que les Français approuvent ipso ce qui peut servir ce but sans compromettre la dignité nationale.

D'après la *Gazette de Francfort*, le prince Bülow, dans son entrevue avec l'ambassadeur de France, aurait déclaré que dans les milieux compétents allemands, l'ouverture de la conférence par le France n'est nullement une humiliation pour la France et un triomphe pour la politique allemande ; on considère bien plutôt comme le moyen le plus sûr de sortir d'une situation internationale dangereuse sous bien des rapports et de arriver à l'apaisement aussi qu'à une entente générale.

L'opinion anglaise

Le *Daily Telegraph* et *Mail* de la cité